Jeudi 1er décembre 2011 00h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 104

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

▪ L'ANCIEN ET LE NOUVEAU ▪
Illecture et lecture ▪Armand Zaloszyc

—

Quelques échos d'une soirée à l'École de la cause freudienne – Pierre Naveau

▪FENÊTRE▪
La quarantaine. Stéphane Daure

▪COURRIER▪
Béatrice Landaburu. L'enfant généralisé : plus de lalangue, des signes.

LacanQuotidien.fr
#*Arts*
>>« Mathématiques, un *dépaysement soudain" à la Fondation Cartier »* *Laurent Dispot, de la revue LA RÈGLE DU JEU*

▪ L'ANCIEN ET LE NOUVEAU ▪

Illecture et lecture ⋆Armand Zaloszyc

Lors de l'émission *Par ouï-dire* du 16 novembre à la R.T.B., on pouvait entendre, dans un extrait de la conférence à Louvain de 1972, Lacan s'écrier, à propos de ce qu'il en est de l'inconscient: « Le langage ça n'a jamais, ça ne donne jamais, ça ne permet jamais de formuler que des choses qui ont 3, 4, 5, 25 sens ».

Est-ce avec la même idée qu'il y a peu, ici-même, dans *Lacan Quotidien*, Françoise Labridy, rapportant un propos de Jacques-Alain Miller à la librairie Grangier à Dijon, évoquait **le pouvoir d'illecture de Lacan** ? C'est que, je crois bien, cette indication de la conférence de Louvain s'applique aussi bien au propre texte de Lacan. Et Lacan en faisait pour lui-même un point de méthode, une sorte de « règle pour la direction de l'esprit », qui me paraît aussitôt devoir se décliner sous l'espèce de deux de telles règles, qui deviennent donc, par réversion, des règles pour la lecture de Lacan :

⋆La première est la règle *je ne sais pas ce que je dis*. Vous reconnaissez ce point lorsque vous l'entendez dire à ses auditeurs, dans le cours de tel Séminaire, de manière itérative, si ma mémoire ne me trompe pas : « Vous savez peut-être ce qu'est l'inconscient (ou la pulsion, ou la répétition, etc), moi je ne le sais pas [*pas encore* ?]. »

⋆Une deuxième règle est la règle *Persecution and the Art of Writing* – du titre du livre où Leo Strauss nous montre que, dans certaines conditions de censure, un auteur peut parfaitement faire entendre à ceux qui savent le lire ce qu'il veut dire au-delà de ce qu'il dit, qui peut être très différent. Disons que c'est la règle *vous pouvez en savoir plus que ce que je dis*. (Cette règle est un *Scilicet*).

Je ne sais pas ce que je dis et *vous pouvez en savoir plus que ce que je dis*, c'est précisément une tentative de serrer ce qu'est l'inconscient freudien, ce qu'on a résumé, à l'occasion, dans l'expression « un savoir insu ».

Règle de lecture psychanalytique, cette double règle vaut aussi pour lire Freud. Et tout spécialement, il me paraît qu'en relève la fameuse confidence de Freud à Marie Bonaparte sur son ignorance, en fin de compte, de ce que veut la femme – *Was will das Weib ?* – question qu'il nous dit laisser irrésolue. Je lis maintenant cette question avec ma double règle : la règle *je ne sais pas ce que je dis* et la règle *vous pouvez en savoir plus que ce que je*

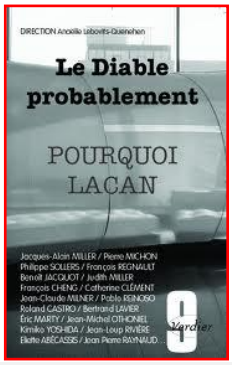
dis, et **je m'interroge si la question irrésolue de Freud et ces deux règles sont coextensives, si elles ont un rapport, voire un rapport où l'ignorance de ce que veut la femme se tient dans la situation d'une détermination causale sur l'inconscient.**
J'avance donc en court-circuit que la formule *il n'y a pas de rapport sexuel* n'est qu'une autre façon d'expliciter le rapport entre « ce que veut la femme » et l'inconscient.

Quelques échos d'une soirée à l'École de la cause freudienne – Pierre Naveau

Mercredi soir 30 novembre, « Les débats de l'Observatoire ». Soirée remarquable, animée par Agnès Aflalo. Avec des questions finement ajustées, non sans quelque espièglerie, de Deborah Gutermann, Ève Miller Rose, Aurélie Pfauwadel et Charles-Henri Crochet.
L'objet des débats est la dite « santé mentale ». Deux textes sont soumis à la discussion, celui de Guy Briole, « La raison des murs », et celui de Pierre Stréliski, « La santé mentale et le pouvoir des médias ». Deux textes éclairants, qui portent, en fait, sur les différentes manières de nier l'existence de la singularité du symptôme dans le moment actuel.
• Le texte de Guy Briole montre que, relativement à l'impératif de la sauvegarde de la « santé mentale », référence est surtout faite à la criminologie. Là où le psychiatre échoue à soutenir la discipline de l'entretien, le juge supplée sa défaillance et sa démission. Le juge éprouve, lui, le besoin de susciter l'entretien, alors que, de plus en plus, le psychiatre, happé par la pharmacologie et accaparé par les TCC, le dédaigne. Le psychiatre, en effet, n'en veut plus rien savoir. Or, l'hypothèse de l'intervention du juge, c'est le fait divers. Le passage à l'acte devient le facteur déclenchant du processus d'intervention. Le symptôme est rejeté. Le passage à l'acte l'emporte d'autant plus fortement sur la prise en considération du symptôme qu'il indique qu'il y a, selon les termes de la loi du 5 juillet 2011, péril en la demeure. L'objectif est d'assurer la sécurité des citoyens. Lacan a parlé de l'horreur de l'acte, de l'horreur de savoir, de l'horreur de la castration, etc. Il s'agit, ici, de l'horreur de la clinique. Il se vérifie, ainsi, que, comme a pu le dire Lacan, la clinique est l'impossible à supporter.
• Le texte de Pierre Stréliski laisse entendre que, pour les médias, référence est faite, cette fois, à la pédagogie. En somme, le discours de l'Université prend le pouvoir : $S_2 \rightarrow a$. Le lecteur de la presse et le téléspectateur sont devenus des objets éducables (a). Ils sont visés par un Tu ne sais pas – Donc, on va t'apprendre comment il faut s'y prendre et comment il faut faire. Les médias se mettent au service du discours de l'Université (S_2 / S_1). Le résultat est que, par rapport à l'objectif de la sauvegarde de la santé mentale, l'éduqué en devenir ne manque pas de se tromper de chemin et de se perdre. En effet, dans ce qu'il lui est suggéré de faire, il n'y est pas, lui. La boussole lui fait défaut. Il n'est pas question de tenir

compte du symptôme de chacun et, par là même, de sa singularité. Le mot d'ordre, comme Pierre Stréliski l'a montré, est : Jouis comme il faut et, ainsi, comme cela est attendu de toi, tu feras comme les autres.

•Au joint même de ces deux approches, l'on éprouve à quel point le conflit entre les discours se fait, à mots couverts, de plus en plus intense, violent, brutal. Ce qui est frappant, à cet égard, c'est le côté sans vergogne. Alors ? Comme le dit Agnès Aflalo, nous n'avons pas le choix.



▪FENÊTRE▪

La quarantaine. Stéphane Daure

« Le Diable probablement » avait envoyé trois émissaires chez Mollat, à Bordeaux, samedi 26 novembre.

Philippe La Sagna, toujours impeccable, plantait le décor avant de laisser la parole aux représentants de Lucifer. Il fut question d'affirmation du Pourquoi Lacan. D'une sorte d'évidence de l'engagement au quotidien à partir de la psychanalyse lacanienne et de la lecture qu'elle permet face à ce qu'on nomme désormais le réel. Cet engagement s'est m(o)térialiser par cette revue après la déclaration de guerre de l'amendement Accoyer en 2003. Ce sont de jeunes trentenaires, de différents horizons professionnels mais pour lesquels, à des degrés divers, le signifiant Lacan fait transfert.

Vint le moment des réactions de la salle. Admiration, enthousiasme, relance du goût de lire. Tout cela très juste. Toutefois c'est une question que j'attrapais, provenant d'un vieil infirmier psychiatrique, sans doute à la retraite, qui mettait en perspective trois moments de l'Histoire : la 1° Guerre Mondiale, la 2° Guerre Mondiale avec le nazisme, et Mai 68, en interrogeant leur vocation à questionner le désir face à un certain réel. La deuxième partie de sa question, faussement innocente, questionnait directement le niveau de l'école, au vu du jeune âge de l'A.E, Anaëlle Lebovits-Quenehen, présidente de la revue.

La question fut retournée à son propriétaire un peu rapidement : Mai 68 n'ayant rien à voir avec le nazisme. Soit. Ce dernier ayant encore des effets actuellement. Soit. Mais c'est moi qui répondais silencieusement. Je suis né en 1967, donc peut-être un peu plus directement concerné par ces évènements que les trentenaires, du moins pour les effets générationnels. Mes amis, mes collègues du même âge, me disais-je, n'ont jamais eu la fibre de l'engagement citoyen, associatif ou autre, ne se sont jamais vraiment engagés dans la chose politique. Je suis psychiatre, orienté par la psychanalyse, et dans l'Ecole de la Cause, les représentants de la quarantaine se font peu entendre, à mon avis.

Pour ce qui est de la psychiatrie, nous sommes la génération qui a incarnée la « douce »mise à l'écart de la psychanalyse dont l'apogée se situe aux années 60-70, ce qui coïncide d'ailleurs avec l'arrivée de médicaments efficace dans la prise en charge des psychotiques. Les « vieux » psychiatres hospitaliers témoignent de cette hégémonie psychanalytique, et parfois de sa suffisance. Mais la psychanalyse a été déposée gentiment par un effet d' « eau bénite », reprenant une expression de La Sagna, ses concepts « à la papa » (complexe d'oedipe…) étant vidés de leur tranchant, rangés sur l'étagère.

Tout cela est à re-situer dans un contexte de montée en puissance du plus-de-jouir capitaliste encore peu féroce. Un côté tout m'va-bien de ma génération. La révolution revient à la même place, le silence s'impose différemment. On a fait un grand tour de manège, maintenant attrapez les bonbons du capitalisme et dodo.

Par ailleurs il me semble que le ressort se tendait à nouveau avec nos suivants les trentenaires actuels. Les effets des injonctions surmoïques à jouir arrivant sans doute à un point de saturation, traduit dans le malaise actuel. Accoyer, sans en mesurer les effets, a tranché ce ressort, libérant toute l'énergie accumulée : forums, revues…

Je sortais divisé de la conférence. J'aurai dû parler me disais-je – mais je n'ai pas osé. Mettant peut-être en acte, ce symptôme de mise en quarantaine je m'apercevais plus loin de qui avait pris la parole ce soir là : Des vieux psychanalystes et des jeunes trentenaires.

Quid des quadras ?

▪COURRIER▪

Béatrice Landaburu. L'enfant généralisé : plus de lalangue, des signes. En écho au dernier texte de Clotilde Leguil, dans le LQ103, un petit mot sur une mode, très préoccupante, qui est en train de s'installer dans le champ de la Petite Enfance :

Une association, peut-être animée des meilleures intentions (mais les meilleures intentions conduisent souvent au pire…) propose aux professionnels Petite Enfance une nouvelle façon de communiquer avec les bébés, à partir de signes.

Sous le slogan alléchant « Votre enfant a des choses à vous dire…bien avant de pouvoir parler ! », on vous explique très sérieusement « Les enfants maîtrisent bien plus tôt et plus rapidement les muscles de leurs bras et de leurs mains que ceux de leur bouche », ils sont donc capables de communiquer par gestes, ou plutôt de « signifier », c'est le terme employé, « leurs émotions et sensations ».

Quel est le but d'apprendre à des enfants non sourds cette langue des signes ? « La fréquence et l'intensité des frustrations diminuent d'un côté comme de l'autre ». Nier l'inconnu qu'est l'enfant, niveler le maternage à l'échange de signes, nier la dimension des soins : le même signe pour chacun - va à l'encontre de ce que Lacan nous a appris du rôle de l'Autre maternel : « ***que ses soins portent la marque d'un désir qui ne soit pas anonyme*** **»**.

Françoise Dolto, dès 1939, dans sa thèse, définissait le sujet comme une incarnation de

l'Autre, faisant de l'enfant, dès sa naissance, un sujet du langage. Lacan, avec son concept de « lalangue » a permis une sortie de cette impasse en écrivant : ***« Si j'ai dit que lalangue est ce comme quoi l'Inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage, d'abord, ça n'existe pas. Le langage est ce qu'on essaie de savoir concernant la fonction de lalangue »***
Dans une émission de France Culture, en juin 2005, **Jacques-Alain Miller** posait la question : « **Qu'est-ce que c'est la langue que parle le petit enfant et qui n'est pas celle de tout le monde ?** ». Il démontrait, à partir d'une vignette familiale, que l'enfant se bricole une langue privée en fonction de ses intérêts. Je le cite : « **Est-ce que c'est un apprentissage que cette activité primordiale ? Mais non, c'est un jeu. C'est jouissif. C'est là qu'on saisit la valeur de ce mot d'esprit de Lacan quand il disait que la jouissance est avant tout le sens-joui : le sens joui. Ce sens joui, c'est le sens joué, justement** ».
« Reviens, Dolto » était un des slogans de la dernière manifestation des professionnels Petite Enfance, à l'initiative de « Pas de bébés à la consigne », contre de nouvelles dispositions pour recevoir plus d'enfants dans les crèches, soit 12 bébés par professionnelle. Evidemment, il serait alors plus facile de faire signer les bébés, plutôt que de s'attacher à accueillir chacun dans sa singularité.
Laisserons-nous nos lieux d'accueil contrôler, maîtriser, voire nier et inter-dire l'utilisation de lalangue chez les petits-enfants ? A cette question politique, le psychanalyste répond : « non ». Comme le formule René Char: *« Réponds absent toi-même »*. Il s'agit de dire que non à cette utilisation généralisée de signes qui rappellent tristement les pires théories comportementalistes.

LQ

Virtuosité, ici.

Itzhak Perlman

Saint-Saëns - Introduction & Rondo Capriccioso

Après les articles de **Catherine Lazarus-Matet** (LQ72), **Rose Paule Vinciguerra** (LQ74) et **Luc Miller** (LQ77) déjà parus, nous recevons un nouveau point de vue sur l'exposition "**Mathématiques, un dépaysement soudain**" (actuellement à la Fondation Catier), celui de Laurent Dispot, journaliste et écrivain, membre du comité de rédaction de La Règle du Jeu.

#Arts

>>« Mathématiques, un *dépaysement soudain" à la Fondation Cartier »* *Laurent Dispot, de la revue LA RÈGLE DU JEU*

Extrait : ***Un des plus grands créateurs de mathématiques de tous les temps est né près de Paris il y a deux cents ans, à Bourg-la-Reine, le 25 octobre 1811, et il est mort à 21 ans dans un duel, en 1832 : Evariste Galois. Il était engagé en politique comme Républicain, d'où deux séjours en prison pour délit d'opinion. Les pages qu'il rédigea sur la "théorie des groupes" dans les toutes dernières heures de sa vie, publiées dix ans après, n'ont pas cessé d'arracher des larmes d'admiration à qui peut les comprendre. Elles font toujours partie aujourd'hui de l'enseignement de base et d'avant-garde en ce domaine. Une aura de légende tout à fait méritée.***

Il faudrait s'intéresser non pas tant au duel de Galois pour une fille qui en plus « n'était pas du tout son genre » (Swann) __ l'Eve à risque d'Evariste __, que sur la nature du sentiment de perte que "nous" éprouvons aujourd'hui devant cette affaire lamentable. Ce "nous" s'avère singulièrement problématique puisqu'il rassemble artificiellement les personnes capables de lire les équations à bonds de géant sur plusieurs siècles que ce super-vivant par-delà la mort jeta sur le papier dans la fièvre de sang-froid sublime de sa dernière nuit, et les incultes et handicapés définitifs dans ce domaine, tels que moi et 90% de la population, incapables d'avoir ne serait-ce que la moindre idée de ce dont il retourne dans ces intuitions fulgurantes et toujours lumineuses qu'on leur assure géniales.

>>lire la suite

lacan quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7*

L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.